

ATELIER DE PHILOSOPHIE N° 31

Seizième année - premier semestre 2012 2013

La lenteur, une voie ?

A partir des analyses du sociologue allemand contemporain Hartmut ROSA sur *l'accélération*.

Ont participé à cet atelier : Josette, Dominique, José, Denise, Florine, Aline, Estela, Claudine, Lionel, Pierrette, Yves, Serge, Marie-Pierre, Maria, Jean-Marc, Roger. Atelier animé par Anne-Marie Sibireff et Erik Laloy.

1^e séance (16/11/12) Les rapports de l'homme au temps : qu'en était-il auparavant ?

Textes envoyés :

- Notre finitude nous condamne-t-elle à l'impatience, à la hâte, au divertissement ? PASCAL, *Pensées* (Br 172, 139).
- Le désir et le temps. Attendre. N. GRIMALDI, *Le désir et le temps. Ontologie du temps*.
- « *Nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si la vie nous presse* » Montaigne, *Essais*, III, 13.

Anne-Marie et Erik proposent une trame pour les trois séances : 16 nov (ce jour) : les rapports de l'homme au temps : qu'en était-il auparavant ? 7 déc : étude de textes de H. Rosa : y a-t-il effectivement accélération ? De quoi ? Quels sont ses effets ? Ce phénomène peut-il définir notre époque ? 20 janv : *la lenteur, une voie ?* Des textes seront envoyés, mais AM et E. demandent à chacun de penser d'avance à apporter des idées, de brefs récits d'expériences...

Première étape : les textes de Pascal puis de N. Grimaldi. Le tour de table permet de mettre en évidence des pôles de préoccupation qui, tantôt rejoignent les auteurs, tantôt sont critiques à leur égard :

-La question du présent. « *Nous ne nous tenons jamais au présent...* ». Certes, être présent au présent - moment plus qu'instant - demande souvent un effort. Mais on peut repérer des situations où cela se fait plus spontanément :

* une activité nouvelle, qui requiert toute notre attention : la conscience s'y focalise, alors qu'elle s'évade dans les activités routinières ;

* la beauté, naturelle ou artistique : par l'émotion qu'elle suscite elle nous arrête. Comme spectateur/auditeur/lecteur, *a fortiori* comme créateur, nous sommes « absorbés », présents à un moment qui n'est plus tout à fait le nôtre au sens individuel et pourtant « là » avec toutes nos facultés. Parfois, nous sommes en attente de l'inattendu, par ex en guettant un programme musical à la radio et l'émotion est alors plus forte que lorsqu'on écoute ses propres CD, déjà connus. Elle s'augmente à l'idée d'être partagée, lorsque l'on imagine d'autres personnes connues en train d'écouter au même moment.

* on peut être simultanément dans le présent et tourné vers l'avenir, comme lorsqu'on prépare avec plaisir un plat pour quelqu'un qui va venir, ou que l'on plante à l'automne graines et bulbes ternes, qui nous surprendront au printemps par leurs couleurs éclatantes.

La question de la solitude et de l'absence d'activité. « *Tout le malheur de l'homme vient d'une seule chose...* », « *l'argent qu'on peut gagner au jeu, on n'en voudrait pas s'il était offert...* » Certes, on peut réduire quelqu'un à sa merci, le rendre fou en l'enfermant dans une chambre sans rien à y faire (S. Zweig, *Le joueur d'échecs*). Faut-il alors distinguer entre solitude et inactivité choisies/temporaires et forcées/définitives ? Même si l'on est « cloué » sur un lit d'hôpital ou emprisonné (ce fut le cas de B. Stiegler), on peut, soutient quelqu'un, trouver le bonheur : en se récitant de la poésie, en entreprenant la lecture d'une œuvre réputée ardue, en priant... Mais alors, cette solitude n'est-elle pas peuplée par tous ceux à qui nous faisons mentalement appel, ne suppose-t-elle pas de grandes ressources d'altérité et d'activités passées ?

La question du désir. Impatient par nature, le désir nous fait prendre conscience du temps, qui « résiste ». Mais il est aussi en nous l'énergie de la vie. Le Stoïcien lui-même n'a-t-il pas des désirs, puisqu'il a un projet, celui de devenir sage ?

Regards critiques. Nous sommes en effet des êtres de pro-jet, tendus vers l'avenir. Pourquoi jeter le discrédit sur cette tension, qui rend d'ailleurs le présent exaltant ?

Nous pouvons assumer notre finitude, accepter la nécessité de temps d'apprentissage, de maturation et même de diminution des possibilités. N'est-ce pas, selon Freud, un aspect essentiel du principe de réalité ? En tenir compte fait partie du devenir-adulte et la formule *Tout, tout de suite* est infantile.

Il est donc possible de ne pas se laisser tyranniser par l'insatisfaction liée au temps. Le problème a précédé ce que H. Rosa appelle *civilisation de l'accélération*.

Deuxième étape. Déjà Montaigne (et avant lui Aristote, les Stoïciens, les Epicuriens...) proposait des solutions, celles qu'il a mises au point et expérimentées quotidiennement : se défaire de l'affairement, apprécier ce qui, de la vie, peut l'être sans effort particulier, en revanche, s'efforcer d'être présent à l'activité présente, à la solitude heureuse, « *courir le mauvais et se rasseoir au bon* », s'appliquer en la jouissance, « *ruminer le contentement* », cad rappeler un élément ingéré pour le retravailler et l'assimiler.

Contrairement aux textes de Pascal et de N. Grimaldi, celui de Montaigne ne suscite pas de critiques : il semble que nous reconnaissons tous une forme de sagesse dans ce rapport maîtrisé au temps.

2^e séance (7/12/12) **Hartmut Rosa : accélération et modernité tardive.**

Des extraits de *Accélération Une critique sociale du temps* (2005) et de *Aliénation et accélération* (2012) avaient été envoyés aux participants. Les échanges se sont centrés sur trois aspects de la pensée de H Rosa.

1) Identité et accélération sociale.

Selon Rosa il faut distinguer la modernité tardive dans laquelle nous vivons (depuis les années 70), la modernité classique qui l'a précédée et avant celle-ci le règne de la tradition dans les sociétés. Dans celles-ci la même identité courait sur plusieurs générations (on était boulanger ou médecin, catholique ou protestant... de père en fils par exemple) et elle était conférée de l'extérieur. Dans la modernité classique l'individu choisissait une identité qui durait le temps de sa vie (métier, communauté religieuse, convictions politiques, conjoint...). Dans la modernité tardive l'identité est devenue instable (l'individu change plusieurs fois de métier, de conjoint, de convictions politiques et religieuses au cours de sa vie).

Une des participantes se dit interrogée par cette thèse : elle a l'impression d'appartenir à la fois à la seconde et à la troisième période d'identité ; par ailleurs elle se sent rester la même en dépit des changements opérés.

La pensée de Rosa semble valoriser l'âge de la modernité classique posé comme un âge d'or (choix par l'individu de son identité, stabilité de celle-ci pour sa vie).

Nous reconnaissons cependant la justesse de ce qui est dit pour l'identité changeante et instable de la période actuelle pour les personnes jeunes d'aujourd'hui.

2) Vie « bonne » selon la modernité tardive et famine temporelle.

Nous reconnaissons comme caractérisant l'époque dans laquelle nous vivons l'exigence d'accumuler le plus vite possible le plus d'expériences possibles. Cet idéal définit la conception de la « vie bonne » régnant aujourd'hui, cette accumulation ayant remplacé la promesse et la quête de la vie éternelle si importante dans les sociétés d'autrefois

Ce qui ne veut pas dire certes que tous, même parmi les jeunes, partagent cet idéal.

Cependant les humains sont très nombreux aujourd'hui à vouloir tout voir, tout faire, à regretter de n'avoir pu faire tout ce qui était proposé tel soir, notre époque étant caractérisée par l'incroyable quantité de choses proposées aux humains (télévision, films, spectacles, fêtes...). Cette attitude a même un nom/sigle : FOMO (fear of missing out)...

Cet idéal de vie bonne a pour effet que les humains éprouvent constamment le sentiment d'être en manque de temps, ce que Rosa nomme la famine temporelle, expérience paradoxale alors que l'accélération technique (diminution du temps mis à produire les objets répondant aux besoins et aux désirs des hommes) a décuplé le temps dont disposent les hommes de notre époque : jamais nous n'avons eu autant de temps, jamais les hommes n'ont exprimé autant leur besoin de plus de temps.

Nous notons l'importance de la publicité dans l'engendrement de cette attitude. Cette quête

de buts qui s'évanouissent dès le lendemain n'est elle pas vaine et illusoire ? La question n'est pas de juger, ce que nous sommes si enclin à faire, elle est de prendre conscience de ce qui caractérise notre époque.

3) Accélération, autonomie et aliénation.

A l'époque de la modernité classique, l'accélération, sous ses visages d'accélération technique et d'accélération sociale a été vécue comme un moyen au service de la quête d'autonomie des sujets.

A l'ère de la modernité tardive, l'accélération qui engendre la discontinuité de l'identité individuelle et la facticité des désirs de plus en plus soumis aux impératifs extérieurs de la consommation, devient synonyme d'aliénation de l'individu, de désynchronisation entre les générations, de soumission aux urgences en politique, de règne de l'événementiel... *Et c'était déjà la fin de la séance.*

Chaque participant est invité pour la séance du 18 janvier à se demander

- comment dans son existence il résiste aux effets aliénants de l'accélération ? Avec quelles références culturelles (films, romans, textes philosophiques...) comme aides ?
- si les réponses anciennes (abordées lors de la 1ère séance) sont ou ne sont plus d'actualité ?

3e séance (25/01/13) La lenteur, une voie ?

Les 4+1 scénarios de H. Rosa sont évoqués. Après la dernière séance et le CR, chacun a pu réfléchir à son rapport au temps, à la question de l'accélération/ de la lenteur ou du ralentissement. A posteriori, on peut dégager des interventions quelques lignes de force :

- 1) Il existe des mouvements **collectifs** de lutte contre l'accélération (slow cities, slow food...). Les associations ont, là aussi, un rôle à jouer, par elles-mêmes et par leurs exigences à l'égard du politique, captif pour le moment de l'accélération comme désirable.
- 2) En ce qui concerne les attitudes **personnelles**, celles dont il est fait état sont très diverses, divergentes ou complémentaires. Quelques repères :
 - Pourquoi jeter le discrédit sur l'accélération ? Remplir pleinement le temps qui nous est imparti, en planifiant de multiples activités, même si on sait que l'on ne pourra pas les assurer toutes (« *je veux tout faire* ») : il y a une manière « accélérée » d'aimer la vie.
 - Etre présent au présent, « être là », avec toutes les possibilités sensorielles dont chacun dispose, « sans but ni esprit de profit ». Ce peut être l'attention au « simple » fait de vivre (Montaigne, III,13 « *Je n'ai rien fait aujourd'hui. – Quoi, avez-vous pas vécu ?* » Voir le texte de la première séance). Ce peut être l'attention/le temps accordé à une activité professionnelle pleinement satisfaisante, aux œuvres d'art, comme spectateur/auditeur, comme auteur ou comme artisan-artiste (articles d'OF concernant deux membres de notre association : Gilda, peintre, Emmanuel, facteur d'orgue).
 - Hiérarchiser : « *l'essentiel d'abord* » (à ne pas confondre avec l'urgent). L'essentiel, ce peut être la disponibilité, la place ménagée à l'inattendu, à l'ami qui sonne à l'improviste à la porte ; ou bien un sujet que l'on a décidé d'approfondir (par ex, la manière dont l'Etat d'Israël manipule ...le temps dans un but d'autolégitimation) ; ou des études (pourquoi pas de sociologie ?) que l'on entreprend parce qu'on a enfin du temps ; ou la lecture attentive et régulière d'un mensuel dense...
 - Rejeter la culpabilité quant à l'usage que l'on fait de son temps. Contre le « tout maîtriser », le droit de « faire la planche » (qui n'est pas se laisser couler...) est revendiqué, comme l'est celui de lâcher prise, y compris en adoptant un mode de vie qui choque l'entourage et peut sembler en retrait par rapport aux capacités de la personne (roman de S. Germain).

Beethoven malgré sa surdité imminente puis réelle, Proust malgré sa maladie ont su créer les œuvres qu'ils estimaient devoir assumer, devoir donner à l'humanité. Ils l'ont fait dans l'anxiété (Proust : « *oui, à cette œuvre, cette idée du temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre. Il était grand temps [...] Etait-il encore temps ?* ») Mais ils en ont pris le temps.

DOCUMENT : L'Atelier de Philosophie : bilan après 15 ans d'activité.

AM Sibireff et A Lambert (Extrait de l'article à paraître dans la revue *Diotime* en avril 2013)

Quel bilan après 15 ans?

Depuis octobre 1997, le constat n'a pas vraiment évolué : il n'est jamais facile d'ajuster les deux ateliers aux demandes multiples des adhérents, lors des assemblées générales d'octobre et de février. Pour éviter les regroupements trop larges ("l'art", "la vérité"...), nous avons très vite dû faire des reformulations sans que personne ne se sente exclu. Car le choix des questions à étudier par les adhérents eux-mêmes est un aspect essentiel du caractère démocratique de l'association.

La co-animation représente à la fois un confort, une sécurité, et une source de tension possible. Elle doit être rigoureusement organisée. Ce qu'il nous a fallu assumer à deux reprises, entre animateurs, pour préserver l'existence de l'association.

Chaque atelier est limité à quinze participants, pour que chacun puisse s'exprimer en évitant deux écueils, le monologue de "celui qui sait", proche du cours magistral, ou la conversation à bâtons rompus. Le récit d'expériences personnelles ne trouve un sens que comme tremplin vers une réflexion philosophique ou comme illustration, et non comme simple expression de soi ou d'une opinion arbitraire.

Notre travail d'animateur ne consiste pas à se mettre en avant ni à affirmer une autorité dogmatique, mais sert à éclairer les textes proposés à la lecture (travail préalable essentiel), à guider les échanges, à aider à penser par soi-même pour élucider les problèmes posés et rencontrés.

Nous essayons de résoudre les difficultés en assemblée générale. Par exemple, lors de la dernière en mai 2012, un certain nombre ont été discutées, qui n'ont pas toutes pu être résolues, comme par exemple le renouvellement par de jeunes collègues, peu intéressés semble-t-il par cette activité prenante, d'une équipe d'animateurs qui, bien que toujours intéressés, souhaiteraient une relève.

La proposition finale réaffirme donc les fondamentaux de l'Atelier : le travail suivi sur au moins trois séances, l'étude des textes à dimension philosophique avant et pendant chaque séance, sans rejet de la tradition philosophique (on ne peut comprendre Badiou sans avoir lu Platon).

Jusqu'à l'an dernier, les sujets étaient proposés en AG et le vote avait lieu immédiatement : on n'avait pas le temps d'explicitier les sujets, on avait tendance à voter sur des mots-déclic. Désormais, le processus est modifié : chacun a pu, cette nouvelle saison, proposer le sien sur Internet une semaine avant, avec une phrase d'explication, pour permettre un meilleur choix, tenant compte de l'évolution du moment et de notre public.

La séance d'octobre a montré l'intérêt de cette nouvelle formule par la qualité des discussions autour des problématiques.

Une deuxième nouveauté a consisté à conserver les deux autres sujets les mieux placés pour le trimestre suivant. Pour réduire l'AG de février au seul vote des bilans financiers et d'activité, et éviter de l'alourdir plus.

Les votes, après discussion, se sont effectués en trois tours, chacun votant plusieurs fois, puis deux fois, puis une ; ce qui a permis de dégager nettement cinq sujets et d'en éliminer un qui n'avait plus qu'une voix au final, donc sans regrets...

L'Atelier de philosophie contribue ainsi depuis seize ans à la diversité de l'activité philosophique sur Caen, Hérouville et toute l'agglomération.

ATELIER DE PHILOSOPHIE N° 31

Seizième année - premier semestre 2012 2013

Peut-on constituer un savoir démocratique ?

Atelier animé par Jacqueline Crevel et Alain Lambert, avec la participation de Bernadette, Eva, Madeleine, Jacky, Patrick, Paul, Alain, Odile, Mahaut, Clémentine, Claude, Jean Pierre.

Novembre : Wikipedia rêve ou utopie démocratique de la connaissance pour tous et par tous?

Notre première étape fut de nous interroger sur le projet encyclopédique, ses conditions, ses présupposés et ses enjeux. Le texte de Diderot, par les concepts maniés : « un système général des connaissances », « l'intérêt général du genre humain », « son émancipation » ... précise assez bien les données. De manière assez évidente, le projet wikipédiste diffère du projet encyclopédiste en ce que celui-ci tire sa légitimité de celle de ses collaborateurs : « Une société de gens de lettres et d'artistes », dûment reconnus comme experts en leur domaine. Wikipédia, au contraire, se présente comme refus de fonder la légitimité sur la seule expertise socialement établie, ce qui est une manière de récuser l'argument d'autorité au profit de la compétence réelle et mesurable. Tout le problème étant d'évaluer les moyens de contrôle dont elle dispose, de savoir si elle peut éviter que « n'importe qui écrive n'importe quoi » selon la formule de Pierre Assouline.

L'énoncé de ses principes traduit bien le souci d'une régulation des contenus par un travail collaboratif. Tout le problème, passionnant, étant de savoir si cette régulation fonctionne véritablement, c'est à dire si, à l'image de la main invisible de Smith, ou du concours des vices dans la Fable des abeilles de Mandeville, une certaine rationalité mesurable à son efficacité découle de cette constitution démocratique du savoir. En bref, la question est de savoir si l'expertise, avec ses défauts et ses limites : objectivité relative, spécialisation sélective, accès élitiste participe mieux à l'émancipation des esprits constitutive du projet encyclopédique que la constitution parcellisée, collaborative et toujours évolutive que propose Wikipédia, dans de très nombreuses langues.

Le moins que l'on puisse dire c'est que préside au projet de celle-ci une représentation du savoir typique de notre époque. Là où l'Encyclopédie organisait l'ensemble des connaissances en un système général auquel l'ordre alphabétique de classification des entrées offrait un accès libre et démocratique, Wikipédia propose une « vision dynamique d'un savoir en construction » caractéristique d'une structure en réseau dans laquelle la circulation se fait par le clic grâce à l'hypertexte et permet la modification dans la seconde de chaque article, au rythme même de la propagation de l'information. Chaque projet encyclopédique est étroitement lié à la technologie de son époque. Ce qui place Universalis ou Britannica à contretemps, lorsqu'elles proposent une dernière version papier.

Les réticences qui s'expriment tournent toujours autour de la question du contrôle. Qu'il risque d'être trop faible et permette la circulation d'informations fausses, ou trop fort, mais sans visage, et cause d'un nivellement du discours, autorisé à répéter seulement ce qui peut être validé par des sources déjà connues, et dispensé par l'anonymat – aussi relatif qu'il soit – d'une certaine responsabilité, n'est, en effet, pas sans poser de difficultés.

On peut espérer que la formation du sens critique des jeunes générations nées dans un monde numérique permette en partie d'y remédier.

Décembre : Wikipedia media de la connaissance démocratique?

La séance a débuté par le compte rendu d'enquête sur l'inventeur de la boule à neige, qui ressemble beaucoup à une fiction, même si l'auteur de l'article répond dans l'historique : *Pure calomnie de la part de cet utilisateur (je suis apparenté à G. Lenepveu)*. Suivi du compte-rendu épique et homérique sur la création d'un article consacré à l'Atelier de philosophie qui, d'Hérouville, pour cause de manque de notoriété en vertu des règles sur la valeur encyclopédique, a dû se transformer en article généraliste, et contourner de nombreux obstacles pour durer.

La suite a été consacrée à la lecture commentée de l'extrait du livre du philosophe Marc Foglia

(FYP éditions 2008) qui veut se situer dans la perspective de la philosophie libérale anglo-saxonne et toquevillienne, recherchant le maximum de liberté du lecteur-contributeur et le minimum de contrôle central, y compris des experts patentés, ces derniers ne pouvant intervenir que sur le mode de l'anonymat, comme tout citoyen de cet univers collaboratif..Se référant à la main invisible de Smith "censée harmoniser les intérêts des uns et des autres dans un contexte ouvert de marché", en fait possible grâce à une surveillance réciproque invisible, l'auteur se heurte à un paradoxe concernant le système wikipédien : "une société libérale reposant... sur une inspiration et des idéaux collectivistes" ; c'est à dire que "le collectivisme de Wikipedia est une alternative au droit de propriété, au secret professionnel, au travail salarié, aux brevets que l'on dépose, aux informations dont on restreint la diffusion"dans" l'esprit du logiciel libre". Il a fallu clarifier aussi l'idée de relativisme, au sens démocratique du terme, non pas que tous les points de vue se valent, neutralité oblige, mais que tous les thèmes ont valeur possible de connaissance encyclopédique.

L'idée aussi que le "modèle socratique" annoncé est plutôt le modèle platonicien antique du maître qui sait et forme son élève en lui transmettant un savoir ordonné, alors que le lecteur de Wikipedia est abreuvé d'une quantités d'informations sans forcément avoir la culture qui lui permet d'en faire des connaissances acquises.

Certaines réticences semblent tenir en fait à la confusion entre article encyclopédique et article scientifique. Alors que ce dernier permet de construire la connaissance, l'autre ne fait que la diffuser en la vulgarisant. Libre au lecteur d'approfondir en allant aux sources, c'est à dire aux publications scientifiques.

Janvier : Wikipedia et la question des experts.

La séance commence par la lecture d'un article de Patrice Flichy, sociologue, et l'explication de l'idée d'une expertise par le bas que procurerait Wikipédia, par son principe contributif et autodidacte, et aurait pour avantage de modifier la relation entre le commun des mortels et les détenteurs d'un savoir spécialisé, universitaire. Ainsi, certains médecins déplorent-ils là où d'autres s'en réjouissent d'avoir de plus en plus affaire à des patients suffisamment éclairés pour pouvoir discuter d'égal à égal diagnostic et traitement, selon qu'ils acceptent ou non de se remettre en cause.

Le texte de Michel Serres confirme cette évolution. Celui-ci fait remarquer que les conditions d'enseignement se sont modifiées à partir du moment où les étudiants ont disposé d'un accès aisé à du savoir constitué, ce que l'avènement de Wikipédia rend indéniablement possible. Ce qui permet au citoyen de s'informer des problèmes auxquels la société est confrontée : nucléaire, OGM, mère porteuse et de pouvoir participer au débat public, sans en faire des "épistémologues" pour autant, contrairement à ce qu'il dit, ni réduire le savoir spécifique des experts, mais simplement contrôler leur toute puissance technocratique largement surestimée par certains politiques et médias, ce que dénonce aussi Edgar Morin.

L'encyclopédie contributive en ligne semble donc supprimer le monopole exagéré des experts sur le savoir et ce faisant, mettre à mal leur pouvoir. Elle interroge donc l'autorité que le savoir confère.

Cela n'est pas sans soulever des difficultés. D'une part, s'il est bon que l'expertise soit remise en question et qu'on en perçoive les limites, on ne peut pour autant récuser toute compétence aux experts, d'autre part, on ne peut inconditionnellement louer l'instrument numérique, les critiques fusant et la méfiance s'exprimant sans cesse.

Selon Bernard Stiegler, il faut que le développement du numérique s'inscrive dans une évolution, possible, de la société vers une "économie de la contribution" fondée sur la gratuité, la responsabilité, le partage, ce qui nécessite une véritable "politique éducative en relation avec le numérique, un nouveau droit du travail, un système politique dé-professionnalisé, un monde de la recherche où professionnels et amateurs sont associés."

Il semble donc clair à tous les participants que si la production de savoir ne peut être démocratique, rien n'interdit, bien au contraire, que sa diffusion le soit et Wikipédia semble remplir finalement les conditions pour que l'instrument numérique ne soit pas seulement le véhicule de l'hyperconsumérisme, de la désactivation des citoyens responsables ou l'outil d'une société policière, l'autre possible pour Stiegler.

